

JACQUES DEBU-BRIDEL

**SOUS
LA CENDRE**

roman

nrf

GALLIMARD

**SOUS
LA CENDRE**

Oeuvres de
JACQUES DEBU-BRIDEL

nrf

Romans

FRÈRE ESCLAVE, 1934.
JEUNES MÉNAGES (Prix Interallié, 1935).
LES SECONDES NOCES, 1937.
DÉROUTE (1945).

Histoire

LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE, 1938.

Chez d'autres éditeurs :

ANGLETERRE (*Éditions de Minuit*, 1943).
HISTORIQUE DES ÉDITIONS DE MINUIT (1945).
ALGER 1830 (*Prométhée*, 1929).
CARTHAGE N'EST PAS DÉTRUITE (*Éditions Universelles*,
1945).
LA FAYETTE (*Éditions Nouvelle France*, 1945).
JEAN-LOUIS (*Éditions Turleau*, 1945).
ABÉLARD, SOCRATE DES GAULES (*Ferenczi*, 1946).
L'AGONIE DE LA III^e RÉPUBLIQUE (*Bateau Ivre*, 1948).
LA NAISSANCE DE LA IV^e RÉPUBLIQUE (*Somogy*, 1949).
FOURIER ET LA LIBERTÉ (*Trois Collines*).
LE SECRET D'EMILY BRONTË (*Ferenczi*, 1949).

A paraître :

JOURNAL DE M^{me} DUTILLEUL.
PRIMAUTE DE L'ÉTHIQUE.

JACQUES DEBU-BRIDEL

SOUS LA CENDRE

roman

nrf

GALLIMARD

10^e édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage soixante exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma-Navarre, dont cinquante-cinq numérotés de 1 à 55 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1951.

A LA MÉMOIRE

de mon frère **ÉTIENNE**,

lieutenant pilote du groupe *Lorraine*, 342^e squadron, mort
au champ d'honneur le 29 juillet 1944.

de mes amis

JACQUES DECOUR, fusillé le 30 mai 1942.

JEAN VAUDAL, mort en déportation à Dora, le 6 jan-
vier 1945.

ANTONIN JEANSELME, mort en déportation, en mars
1945.



CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE ÉTINCELLE

« La station Marbeuf est momentanément fermée... »

J'ai l'heureuse habitude de lire ces avis au public que la direction du métropolitain affiche sur une ardoise à l'entrée de chacune de ses stations... Avis d'ordinaire insignifiants... mais aujourd'hui ! Je devais justement retrouver ma femme et mon frère Tancrede devant l'horloge de la station Marbeuf... Qu'allait faire Monette ? Et quelle décision prendre ? Descendre à Georges V, remonter les Champs-Élysées... bien sûr ! Mais dans la foule où et comment les retrouver ?... Dans la foule ? Y aurait-il foule, à six heures du soir, aux Champs-Élysées... Le contraire était à craindre.

Radio et presse depuis deux jours répétaient à qui mieux mieux les consignes : aucune manifestation, aucun attroupe-ment ne serait toléré pour commémorer l'anniversaire du 11 novembre... Or, les Parisiens étaient devenus terriblement dociles. Tout semblait le démontrer... Les deux alertes, celle de la nuit et celle du matin, avaient été au surplus un brusque rappel à la réalité pour les étourdis qui eussent été tentés de l'oublier : la guerre, la défaite, l'occupation.

Si les Boches et leurs petits copains avaient vraiment redouté quelque chose, ils auraient consigné Paris... Mais Paris était si sage. Ce n'étaient pas les cent convocations lancées la semaine précédente par Tancrede qui parviendraient à secouer l'espèce de torpeur craintive et de résignation végétative où nous croupissions.

— Nous verrons bien, disait Tancredi. C'est un premier essai.

Bien qu'il tentât de le dissimuler par peur d'avoir à avouer une trop grande déception, il était plein de secrète espérance. Il avait préparé plus qu'il ne l'avouait cette journée avec ses amis, mystérieux amis, professeurs de l'Université, écrivains comme Jean Paulhan et le président de l'Association générale des Etudiants, le fils de son ami Pierre de Lescure, autant que je pouvais le deviner par ses demi-aveux et par les quelques démarches qu'il m'avait demandé d'accomplir... Mais à la fin du compte, quelques centaines de convocations, quelques mots d'ordre chuchotés à la fin d'un cours, de quel poids cela pouvait-il bien être pour faire sortir de leurs appartements la masse d'hommes et de femmes nécessaires, indispensables pour une manifestation à Paris. J'étais bien sûr que nous serions peu nombreux à dix-huit heures à la statue de Georges Clemenceau, fleurs à la main. Moins qu'il n'y avait eu d'auditeurs aux Tuileries le dimanche précédent pour écouter béatement le concert de la Wehrmacht.

D'autant que, mis à part, les hommes de la collaboration et les fervents aveugles du Maréchal et l'immense troupeau des poltrons et des résignés, beaucoup de braves gens qui réagissaient et souffraient comme nous, n'étaient pas sans blâmer tout geste intempestif et inutile.

A commencer par Mère, par exemple !

Apprenant le projet de Tancredi et de ses amis, elle avait non seulement refusé de s'en occuper, d'y convoquer des amis, mais elle avait formellement blâmé « cette ineptie ». Or, ses sentiments ne faisaient aucun doute. Elle n'avait pas changé depuis ce dimanche qui suivit Munich où elle nous déclarait à tous, fils et gendres, réunis chez elle à l'accoutumée :

— Si j'étais homme, j'aurais aujourd'hui honte d'être Français...

Elle approuvait Léon d'être parti rejoindre le général de Gaulle, à Londres...

Combien de fois ne nous avait-elle pas répété :

— Léon sauve l'honneur de la famille... Votre père avait raison de faire confiance à Léon, il était terrible mais c'était un cœur d'or...

Elle se reprochait d'avoir été injuste à son égard. De l'avoir peu compris. D'avoir sous estimé son caractère, de lui avoir

préférait le charme et le caractère plus souple de Philippe. Bref, elle était fière de lui. Heureuse de savoir et de sentir qu'un de ses six fils continuait à se battre.

— C'est par lui que nous vivons, répétait-elle souvent.

Et c'était vrai.

Mais dès qu'il s'agissait ici, non pas de tenir tête aux Allemands, mais de rompre en visière avec les consignes de lâcheté et d'abandon du Maréchal, Mère elle-même hésitait. Et nous voilà embourbés dans les scrupules, les tergiversations, les acceptations.

J'ai peur que vous ne vous lanciez tête baissée dans une aventure qui peut se transformer en vraie catastrophe... A quoi bon !

Cette objection, elle n'était pas la seule à la formuler : à quoi bon ! C'est le mot d'ordre aujourd'hui de centaines de milliers de pauvres gens qui souhaitant de tout leur cœur la défaite de l'Allemagne ont cependant accepté l'armistice avec leur vieux Maréchal.

— Nous, nous avons dit non ! Non à l'armistice ! Non à Vichy ! comme le rappelle sans se lasser Tancredé. Alors, comme nos frères de Londres, mais ici, avec les moyens dont nous disposons, nous continuons la lutte... C'est tout.

Aujourd'hui à dix-huit heures, avec tous ceux qui, à Paris, disent non, pour affirmer notre refus, nous irons à la statue de Georges Clemenceau... A quoi bon ! De Gaulle s'était-il posé la question, quand, seul, abandonné de tous les vieux ministres, de tous les chefs militaires réputés, il était parti et avait, lui l'obscur, lancé son appel ?

A quoi bon ! Aucun de ceux qui l'avait rejoint ou avait sacrifié leur vie en tentant de le faire vainement ne s'était penché sur ces trois petits mots paralysants... Si Léon avait repris la lutte, si c'est à lui que nous songions quand nous avions besoin de reprendre un peu de fierté, et de retremper notre foi, c'est qu'il ne s'était pas demandé en partant :

— A quoi bon un officier de plus ou de moins, outre-Manche ?

Ce 11 novembre, il s'agissait de répondre, présent.

Eh oui, d'assumer à notre tour, quelques risques pour affirmer notre fidélité française, en France occupée !

A ne rien tenter, à ne rien oser, nous donnons vraiment beau jeu à l'adversaire et à sa propagande. Il faut répondre à Montoire. Faire comprendre au général von Schaumburg

que ni ses menaces, ni ses rodomontades ne terrorisent Paris. Il faut que les Etats-Unis qui viennent de réélire Roosevelt et que Winston Churchill sachent que ni M. Hérold Paquis, ni Doriot, ne parlent vraiment en notre nom et que de Gaulle a pour lui la capitale...

Chaque jour *La France au Travail* et *Paris-Soir* saluent à qui mieux mieux la renaissance de Paris :

« Les jets d'eau et cascades recommencent à marcher. Les piscines sont fréquentées par la jeunesse. La vie reprend même à Montparnasse et à Montmartre. Une nouvelle France forte et saine est en train de naître. Les manifestations anti-sémites se multiplient aux Champs-Élysées et dans les quartiers du centre. »

Les vendeurs du *Pilori* renversent les étalages et cassent les vitrines des magasins juifs. Ils veulent à Paris la présence de Pétain dont ils se réclament et qui couvre leurs exploits.

« La place du chef de l'Etat est à Paris, écrit *Le Matin*. Il faut sauver l'unité française et pour cela chacun doit rentrer chez soi, à commencer par le Gouvernement.

« La capitale est prête pour recevoir le Maréchal, dont le retour s'impose depuis Montoire ».

Cela s'imprime chaque jour et se lit.

D'accord. Mais attendez, à notre tour de parler, de prendre part au concert. Malgré les censures, les polices, les radios, la trahison, la peur, nous allons faire appel au peuple de Paris.

Qu'il y ait des risques à courir, nos amis le savent. Ils les ont tous acceptés. Même celui d'un échec. Et celui d'une brutale répression, suivie de représailles. Tout vaut mieux que l'inaction. En guerre, l'inaction c'est déjà la capitulation, nous ne le savons que trop depuis 1939...

Il faut attaquer pour vaincre !

C'est la guerre avec tous ses risques que nous poursuivons.

Où pourrait-on mieux l'affirmer aux yeux du monde qu'à la statue de Georges Clemenceau ce 11 novembre 1940.

— Nous nous compterons et l'on verra, avait conclu Tancrede.

Qui viendra ? L'espérance renaît un peu chaque jour. L'Angleterre tient... Où est le temps où nos généraux capitulards annonçaient son effondrement en quinze jours...

Un nouveau discours de Churchill vient de nous apporter dans la prison où nous sommes enfermés le réconfort de ceux qui se battent encore librement pour la liberté... Jamais au

cours de l'histoire, l'Angleterre n'aura connu cette sympathie, cet amour de la France et de Paris. Aujourd'hui, pour tout ce qui réfléchit et pense encore français : liberté et victoire anglaise sont synonymes.

— Je rentre vite, car je vais écouter « notre » premier ministre, m'avait dit avant-hier mon concierge, avant l'émission du discours de Churchill par la B. B. C...

Un Breton cependant, catholique et ancien marin.

C'est la réaction du peuple de Paris. Sa foi. Il la dissimule par peur. Paris a peur. Et puis il y a le respect humain... L'abrutissement de la propagande de l'homme de Verdun... Quel Français se souvient de la prophétie de Péguy, qui n'était alors qu'un rappel historique : « Les Maréchaux sont faits pour trahir... » Il songeait à Bazaine... Il songeait à Marmont... Il songeait à Bourmont... Et nous lisons Pétain !

Aujourd'hui, les hommes de la capitulation, les traîtres et les conjurés que flétrissait *La Marseillaise* se donnent des allures de héros contre les derniers Français qui se battent... Non contents d'avoir condamné à mort Charles de Gaulle, ils se préparent à confisquer les biens de tous ceux qui l'ont rejoint « en dissidence »... « les émigrés » comme écrit M. Marcel Déat dans *L'Œuvre* de ce matin. A quand la loi des suspects, l'arrestation des otages ?

Pétain, Audibert, Brinon et Laval jouant les Robespierre et les Saint-Just, après avoir livré la patrie et piétiné les Droits de l'Homme, c'est à crever de rire. Le peuple de Paris est trop fin et trop averti pour ne pas en sentir le ridicule et l'odieux... Mais il se tait.

Pour Léon, ils ne lui confisqueront pas grand'chose.

Andréa, sa femme, dans sa hâte de divorcer s'est déjà emparée de tout ce qu'il possédait. Elle a regagné leur appartement à Casablanca et y règne souveraine. Ce qui est pire c'est qu'elle n'y est pas seule. Jean-Pierre n'a pas hésité à l'y joindre. Il vit sans vergogne chez la femme de son frère. Mère a tenté vainement d'intervenir pour éviter ce scandale...

Mais qu'importent nos pauvres drames familiaux dans l'effondrement général... Londres est sous les bombes. On se bat en Grèce. Cela seul compte. Léon pense à tout autre chose qu'aux frasques de notre benjamin avec celle qui fut son épouse... Il sait que son fils, le petit Didier est en sécurité auprès de ma femme.

Il y avait beaucoup de monde dans la rame de métro qui

montait du Châtelet vers l'Etoile. J'ai dû faire la queue un bon quart d'heure dans le couloir... Simple hasard?... Impossible de le croire... Il suffit de voir l'air de mes voisins... Ils ont beau prendre des figures indifférentes... leurs yeux parlent : ces regards soudain durcis, tendus, cette flamme qui tout à coup éclaire le visage et qui ne brillait plus depuis juin. Mes voisins de wagon descendront tous à l'Etoile. J'en suis sûr. Et bêtement je me sens ému. La ville lumière est-elle capable de rompre les ténèbres dont on l'enveloppe. Cessera-t-elle de sa propre volonté, tel Samson aveugle, de travailler sous le fouet ?

Les plus jeunes bavardent. Trop... Les victoires grecques font le sujet de toutes les conversations. L'exemple de la Grèce, nouveau miracle de l'Hellade, a rendu à beaucoup l'espérance et même la fierté. En prêtant l'oreille, j'entends parler d'une victoire anglaise, la marine italienne aurait été écrasée par les navires britanniques dans le golfe de Tarente. Si c'était vrai quelle satisfaction !

A l'Etoile, plus de doute possible, il y a du monde !

Il ne me serait pas facile de retrouver ma femme et mon frère. N'importe, ils seront contents... Nous sommes moins seuls que nous pouvions le craindre. Nous sommes même nombreux, très nombreux.

Il fallut me rendre à l'évidence dès que je fus sur les Champs-Élysées, c'est par centaines qu'en petits groupes ou isolément, étudiants, employés, bons bourgeois et ouvriers remontaient vers la statue du Tigre. Beaucoup de femmes âgées, en deuil... Des veuves de l'autre guerre. Paris a, cette fois, relevé la tête. Le vrai Paris est là, semblable à lui-même, digne de son histoire. Sa réponse dépassait toutes nos espérances. A partir de maintenant le désespoir est mort.

Mais de retrouver les miens, il n'y faut plus songer.

Pas plus que d'approcher de la statue du Tigre. L'accès en est interdit. Un barrage d'agents et de camions formait muraille. La police ne se gênait pas pour témoigner sa sympathie aux porteurs de bouquets tricolores.

Suivant le flot, j'allai donc vers l'Arc de Triomphe pour déposer mes fleurs sur la dalle du Tombeau de l'Inconnu.

Là, encore, barrage de camions et d'agents. Pas d'Allemands.

Le petit groupe où je me trouvais fut alors dépassé par

un cortège d'étudiants et d'étudiantes qui tenaient la chaussée comme dans les grands jours.

Deux grands garçons rieurs marchaient en tête, tenant dans chaque main une longue perche de bois : deux gaules.

Régulièrement, ils les levaient au-dessus de leur tête en se bornant à crier : Vive !

La foule de plus en plus dense et hardie applaudissait ce cortège.

Il fut refoulé par les agents vers la station de métro de l'avenue de Wagram, où quelques centaines de personnes que je rejoignis formaient un groupe compact que la police s'efforçait de disperser gentiment, répétant :

— Attention, les Boches vont arriver !

Soudain, un homme âgé, très décoré, entonna d'une belle voix chaude à l'accent du Midi, *La Marseillaise*.

La foule reprit d'une seule voix le premier verset. Le seul que soient capables de chanter en chœur les Français !

Les chefs de la police, ceux qui portent à leur képi autant de feuilles que des généraux, commencèrent à s'agiter, visiblement inquiets. Nerveux, ils nous supplièrent, plus qu'ils ne nous sommèrent de nous disperser. Un agent cycliste, très rouge et essoufflé, venait de signaler l'arrivée des premières patrouilles allemandes.

— Partez ! Partez ! crient les policiers. Ne faites pas les idiots. Ils tireront si vous restez attroupés. Foutez le camp, nom de Dieu !

Aux cris de « Vive la France ! » et de « Vive de Gaulle ! » c'était la première fois et la dernière pour bien des années que je l'entendis crier en public, les manifestants s'égaillèrent.

Comme toujours en ces occasions, certains plus nerveux se laissaient aller, bousculaient leurs voisins, jouant des coudes et affirmant :

— Voici les Allemands ! Vite ils vont tirer.

Mais il n'y eut pas de panique.

Anxieux de retrouver Monette, je voulus redescendre les Champs-Élysées et tenter de m'approcher cette fois de la statue de Clemenceau. De voir ce qui s'y passait.

Mal doué pour l'orientation, redevenu très provincial dès que j'ai quitté la rive gauche, je me trompe et m'engage par inadvertance avenue de la Grande-Armée. Au bout de cinquante mètres, fâché de mon erreur, je fis volte-face au pas accéléré.

A ce moment, j'entendis des cris, une vive rumeur, la péta-rade habituelle des motocyclettes. A ma droite, plusieurs personnes en sens inverse du mien prirent le pas de course. Deux camions chargés d'Allemands, l'arme au poing, dévalèrent l'avenue.

— N'allez pas vers les Champs-Élysées. Ils ont tiré ! Ils arrêtent au hasard, me cria un jeune homme qui courait à toute allure.

Un groupe d'agents, au pas de course, barra l'avenue et nous refoula vivement. A coups de pèlerine.

Beaucoup de bruits vers l'Étoile, des cris, mais, dominés par ce qui me semblait être le bruit des moteurs, les roulements des camions et les éclats des motocyclettes.

Les Allemands arrivaient en nombre. J'étais obsédé par l'idée de retrouver Monette. Mais sans inquiétude. Il ne se passait rien de bien grave. J'avais encore dans le cœur, dans les oreilles les accents de cette *Marseillaise* de tout à l'heure. Tout mon être la chantait. C'était une sorte d'ivresse, très douce, comme cette belle soirée de novembre, tiède et pure. Je ne pus rejoindre les Champs-Élysées que par un long crochet dans l'enchevêtrement des rues transversales. Quand j'y parvins, je la trouvai presque déserte. La foule s'était comme évaporée. De petits voyous francistes déambulaient sur les trottoirs. Des policiers et des soldats allemands patrouillaient. Des cars et des motocyclistes descendaient et remontaient l'avenue à toute allure. Les agents étaient groupés en masse sombre en certains points.

La nuit commençait à descendre. A coups de sifflets et raucques interpellations, on arrêtait les promeneurs. On me demanda mes papiers à la hauteur du Grand Palais. J'étais en règle. A la Concorde, je pus prendre le métro. Ce fut tout.

En arrivant à l'appartement, je trouvai Mère bouleversée.

— Où sont Tancrede et Monette ? me cria-t-elle !

— Ils ne vont pas tarder à rentrer.

Mon calme l'exaspéra.

— D'où viens-tu donc ? Tu ne sais donc pas ce qui s'est passé. Les Allemands ont tiré... C'est un vrai massacre... Je l'avais prévu...

J'éclatai de rire... Elle était bien bonne. Quoi, un massacre ! Quelle plaisanterie ! Toujours les mêmes bobards. Je revenais de l'Arc de Triomphe, j'avais participé à la manifestation. Je savais ce qui s'était passé. Quelques cris. *La Mar-*

seillaise. Une bousculade. La foule s'était dispersée, aidée par les agents. Rien de tragique.

— Pas un coup de feu, affirmai-je.

Mère se fâcha tout à fait. Elle venait de téléphoner à Langeron. Son chef de cabinet lui avait confirmé ce qu'elle avait appris par sa concierge. Les Allemands avaient tiré et procédé à plusieurs centaines d'arrestations.

J'essayai vainement, témoin oculaire des faits de lui faire entendre raison. Elle serait parvenue à m'inquiéter si, coupant court à notre discussion ma femme et mon frère n'étaient enfin rentrés.

Ils rayonnaient. Mais Monette avait son manteau et son corsage complètement déchirés. Tancrède avait reçu un coup sur sa cicatrice et saignait.

A ma consternation, démentant la version très exagérée du massacre, ils confirmèrent que les patrouilles boches avaient tiré par deux fois sur la foule. Ce que j'avais pris pour des pétarades de motocyclettes étaient des coups de feu et les cris entendus, ceux de blessés ou des cris de frayeur.

Les Allemands procédèrent aussi à plusieurs arrestations, chargeant leurs victimes dans leurs camions. A plusieurs reprises la police parisienne s'interposa, reprit la direction du service d'ordre, chargea même les francistes et empêcha le pire. J'étais et en toute bonne foi, pris en flagrant délit de faux témoignage !

Tancrède coupa court énergiquement à toute discussion en affirmant de ce ton sans réplique auquel ses blessures lui donnaient droit :

— Surtout ne vous désolez pas, Mère ! C'est une journée superbe. La première victoire que nous remportons depuis 1939.

« Le geste de Paris sera compris du monde entier et de la France pour commencer. Cette fois, l'équivoque n'est plus possible... Et soyez sans crainte, ils n'oseront pas sévir, ni pousser très loin leurs représailles, quel qu'en soit leur désir. Ce serait démentir toute leur politique, les mensonges de Montoire, les rêves du renversement des alliances. Mais le coup est porté. Montoire est frappé au cœur ! La France n'a pas cessé la guerre. Le Boche l'a compris. Cela valait la peine...

Et Monette en souriant d'ajouter :

— Après l'indécente parade' du retour de Munich. Après

le défilé de Hitler et de ses troupes, nous devons quand même cette réparation à Clemenceau !

S'efforçant de sourire aussi, Mère dit gravement et avec ferveur :

— Oui, cette journée et ces sacrifices étaient sans doute nécessaires. Mais quelles souffrances en perspective. Il nous faut maintenant vivre l'existence des Arméniens sous le joug du Sultan Rouge et de ses Kurdes. Etre prêts à mourir chaque jour pour défendre notre foi.

Les jours qui suivirent accusèrent les hésitations allemandes entre la répression brutale de l'irascible Schaumburg et la politique d'avilissement de la France poursuivie par l'ambassadeur Abetz.

Schaumburg a mis le quartier latin en état de siège, patrouilles, mitrailleuses, bel étalage de forces conquérantes boulevard Saint-Michel. Plus d'illusion possible. L'Université de Paris est fermée. Les étudiants doivent aller pointer dans les commissariats de police.

Finis les concerts de la Wehrmacht au Luxembourg !

Le doyen Roussy est révoqué...

Mais Abetz déjà joue de l'apaisement. Peu d'arrestations seront maintenues. Il exige seulement l'épuration de la police et du corps professoral. En effet, Langevin et Rivet sont révoqués. Perrin est mis à la retraite. Le quartier Latin va devenir ainsi le centre de la résistance active et militante.

Le beau décor mensonger s'est effondré. Nous voilà à pied d'œuvre.

Sous la cendre, le feu couve encore. Nous venons d'en voir jaillir la première étincelle.

Faible éclat, fragile flambée, bien souvent menacée... Mais le lumignon fume encore. Nous ne le laisserons pas éteindre.

Oh ! les déceptions ne manquent pas.

Au lendemain de ce qui demeurera pour ceux qui l'ont vécu une « journée », nous allons connaître pendant deux semaines une série d'événements fastes, comme si les dieux s'étaient dû de sourire au sursaut de Paris...

La victoire de Tarente confirmée. Le coup de poignard dans le dos du 10 juin, deux fois vengé : par les Anglais et par les Grecs. La flotte du Duce, envoyée par le fond dans le golfe d'Otrante, trois cuirassés, trois convois, deux croiseurs. Et ce qu'il en reste, tapie dans les ports, désarmée, morte.

Qui oserait encore parler de Mers-el-Kébir après cette

JACQUES DEBU-BRIDEL

SOUS LA CENDRE

Nous retrouvons ici, pendant l'occupation de la France, les personnages de *Frère Esclave*, *Jeunes Ménages* et *Déroute*. Plusieurs vont s'engager en pleine action : Léon Dutilleul s'enrôlera dans les F. F. L. à Londres ; Tancrede, dans la Résistance intérieure ; Jean Pierre à Casablanca et René Brancourt, l'industriel à Paris, choisiront la collaboration avec l'ennemi. Ils agiront mêlés à des hommes dont beaucoup appartiennent à l'actualité politique ou à l'histoire : Darlan, Doriot, Georges Bidault, Pierre Villon, Chaban Delmas, Jean Paulhan, etc... L'auteur, membre du C. N. R., joua lui-même un rôle dans les événements qu'il évoque.

Mais *Sous la Cendre* est un roman. En face des grands événements de l'histoire, c'est à la vie des familles, avec leurs drames, et leurs conflits domestiques, que Jacques Debû-Bridel s'intéresse. Ne défendant aucune thèse, il expose la réalité humaine dans toute sa complexité et reste fidèle à ce « réalisme sensible » qui, depuis *Frère Esclave*, caractérise son œuvre.

ROMANS et NOUVELLES

(Publications Janvier-Juillet 1951)

MARCEL BISIAUX

Jeanne

MICHEL CASTE

Voulez-vous vous marier ?

MARCELLE CASTELIER

Leur Solitude

LÉO-PAUL DESROSNIERS

L'Ampoule d'Or

LADISLAS DORMANDI

La Vie des Autres
La Péniche sans Nom

NICOLÉ DUTREIL

Tout finit au Port

JEAN GIONO

Les grands Chemins

PHILIPPE HEDUY

Sainte-Catherine

PIERRE MAC ORLAN

La Clique du Café Brebis
suivi du Petit Manuel
du parfait Aventurier

FÉLICIEN MARCEAU

Capri, petite Ile

PIERRE MOINOT

Armes et Bagages

GUY MAZELINE

LE ROMAN DES JOBOURG, IV
Valfort

OUT-EL-KOULOUB

Le Coffret hindou

JACQUES PERRET

La Bête Mahousse

WILNA SALINAS

La Faiblesse d'aimer

HENRI THOMAS

Les Déserteurs

LOUISE DE VILMORIN

Julietta